

Lettre à l'Histoire



Je suis le petit frère de la famille. Je suis le deuxième, le premier garçon, mais le deuxième enfant. Mes parents ont eu deux enfants, Karen et Patrick, une fille et un garçon, avec une différence d'âge de trois ans. Je suis le plus jeune et le dernier.

Mes parents s'appelaient Marceau et Simone. Ils se sont rencontrés après la deuxième guerre mondiale. J'ai le souvenir que ma mère travaillait dans un très grand magasin parisien sur les grands boulevards, et qu'une collègue de rayon, l'une de mes tantes, lui fit rencontrer mon père. Les histoires de familles ne sont jamais très simples, et celles de mon père autant que celles de ma mère sont assez compliquées.

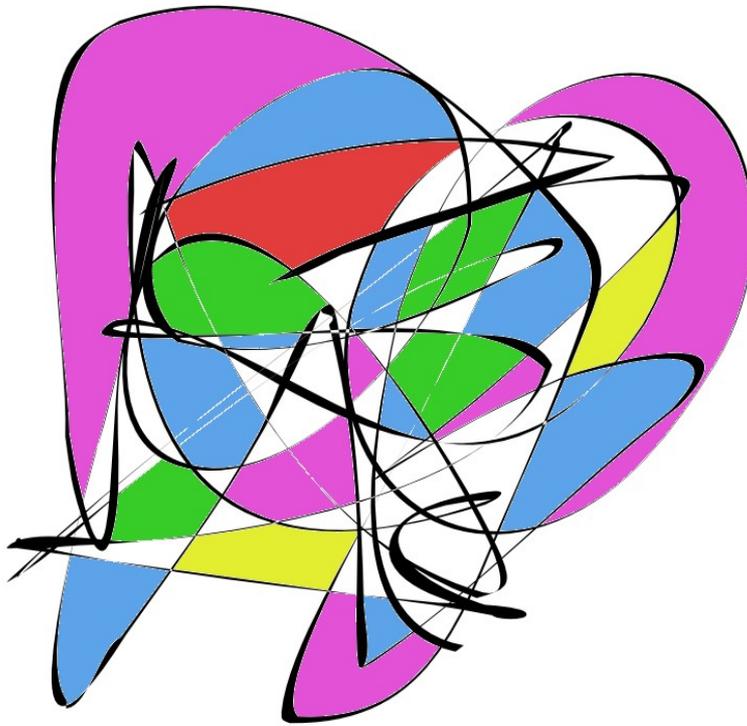
L'Histoire les auraient-elle rapprochés ? Se sont-ils reconnus dans la solitude de l'inénarrable souffrance d'un monde en perdition. Ont-ils feints de s'entendre sur l'inexprimable chaos que les générations accumulent ? Il est difficile de le savoir, il est même impossible d'exprimer l'incertitude et l'impénétrable béance de l'humanité. Il y a beaucoup de blessures dans leurs histoires, beaucoup de cassures et de déchirures. Comme si les grands bouleversements de la meurtrière première moitié du vingtième siècle les avait également ballotés, déracinés et marqués dans leurs chairs et dans leurs mémoires. Comme si, après les millions de morts des deux grandes guerres mondiales, après cet abandon de Dieu sur la Terre, ils avaient tentés de retrouver leur chemin, et avaient une nouvelle fois réunis leur destin.

Mon père était issu d'une famille nombreuse de cinq enfants. Il avait un frère, Alain, et trois sœurs, Valérie, Solange et Hélène. Leur famille était assez pauvres, mais ils ont vécu dans une grande maison avec jardin dans la banlieue parisienne. Ils mangeaient à eux sept un poulet le samedi et les restes le dimanche. Ils ont reçus une éducation stricte, sévère et rude, et mon père a toujours recherché son indépendance.

Son père, mon grand père paternel, lui s'appelait aussi Marceau, il a nommé son premier fils comme lui, en son propre hommage peut-être, derrière le respect d'une tradition familiale. Mon oncle a rédigé une chronique familiale qui remonte jusqu'en 1614, et de nombreux Marceau s'y succèdent et pendent ainsi comme de petits miroirs qui scintillent sur l'arbre généalogique. Et moi, mon deuxième prénom est également Marceau, comme s'il fallait absolument transmettre à la prochaine génération ce que l'on a reçu de la précédente. Je sais que si jamais j'avais le bonheur d'engendrer un garçon, jamais je ne l'appellerais Marceau. Mais, comme si le hasard était implacable dans son obstination, j'ai appris, il y a de nombreuses années, qu'une de mes anciennes copines avait choisit ce prénom, pourtant assez rare à notre époque, pour appeler son chérubin. Quelle coïncidence pourrait-on s'esclaffer ? Moi, je crois que la Providence n'a aucune imagination, et qu'elle se complait dans l'imitation, dans l'opaque ressemblance plutôt que l'évidente répétition. Nous sommes tous sans le savoir englué dans la boue collante du passé ! Et cette gangue là n'est pas assez pesante, à notre condition s'ajoute le conditionnement, et nous devons trouver en nous, non seulement l'énergie pour s'extraire, mais aussi la force pour s'élever.

Mon grand père paternel s'appelait donc lui aussi Marceau, marqué du sceau. Il est né en suisse, un peu par hasard, plus ou moins entre deux guerres, entre deux bateaux, entre deux tableaux. Ses parents s'étaient rencontrés en Nouvelle Zélande, et partageaient plus le goût et le talent pour l'art, que celui de l'élevage des moutons. Ils s'y étaient officiellement mariés. Lui s'appelait Émile Leyssale, artiste peintre et sculpteur, élève du célèbre Carpeaux, et elle s'appelait Adélaïde Hautrive, fille d'un père français, négociant en laine, et d'une mère irlandaise. Ils revenaient sur le vieux continent pour commencer une nouvelle vie, et pour échapper sans doute aussi à l'emprise familiale. Ils arrivèrent en Europe, à Genève, où l'artiste avait déjà accompli une carrière de professeur à l'Académie. Enceinte pour la deuxième fois, mon arrière grand mère, Adélaïde, s'est alors rendu compte que son compagnon, Émile, le sculpteur marginal et bohème dont elle était tombée amoureuse, était malheureusement mais légalement déjà marié. Leur deuxième enfant n'a donc pu recevoir le nom du père, et c'est celui de la mère qu'il reçut. Il reçut le patronyme Hautrive et le prénom Marceau, les deux provenant de la mère et de l'ouest de la Belgique. Et la mère a élevé plus ou moins seule ses deux enfants, isolée par l'infamie, exclue par la société, mais soutenu discrètement par la famille réticente, et aléatoirement par l'artiste débonnaire. Les deux se sont beaucoup attachés l'un à l'autre, la mère parce qu'elle n'avait que son fils comme raison de vivre, et le fils parce qu'il n'avait que sa mère comme preuve de son identité. Mon grand père a nourri pour sa mère, une immense admiration, comme une profonde et indispensable compensation, et il a gardé pour lui toute sa vie, cette cicatrice d'illégitimité et ce besoin de respect, plus que de reconnaissance.

Mes grands parents paternels sont un couple de la guerre, un couple de l'entre deux guerres. Ils se sont rencontrés juste après l'armistice de la première guerre mondiale, en 1919 en Angleterre. Mon grand père, Marceau Hautrive, rendait visite à des proches parents de sa mère à Londres. Ma grand mère, Ellen Louisa Warner, vivait à Londres. Ils se croisèrent et se plurent, ils dansèrent ensemble et s'écrivirent, et ils se marièrent. Elle suivit son époux en France. Elle vécut en France, un peu comme sa belle mère, mon arrière grand mère Adélaïde, émigrée d'Australie. Elles étaient toutes les deux d'origine britannique. Mon grand père devint, après la deuxième guerre mondiale un publicitaire, et sa femme devint professeur de piano. Lui était sans doute un héros des deux grandes guerres, auxquelles il avait participé, puisqu'il fut décoré tardivement de la légion d'honneur. Et elle, sans doute, était la miséricorde de sa progéniture, tout le monde appréciait ses pâtisseries, son élégance, sa musique et sa patience.

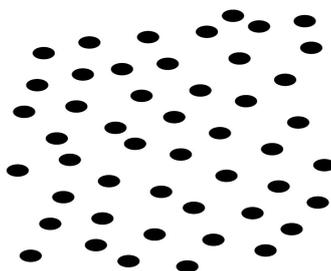


Du côté de ma mère, les alliances ne sont pas moins simples. Ma grand mère maternelle, Marie Thoraval, était une campagnarde bretonne de souche. J'ai toujours eu une grande affection pour elle, parce que j'ai passé beaucoup du temps de mon enfance chez elle dans un quartier pauvre du 18ième arrondissement mal fréquenté, mais aussi parce qu'elle avait cette réserve et cette bienveillance qu'ont les nourrices bretonnes. Elle s'était réfugié à Paris, honteuse, après avoir été engrossée par un médecin de Nantes. C'était une infirmière qui fit une carrière exemplaire à Paris dans les blocs opératoires de chirurgie de la clinique Arago. Je me souviens de la peur qu'elle m'a confiée un jour : elle revenait du bloc, elle marchait seule la nuit dans les rues sombres du Paris de l'occupation, avec son laissé passé allemand dans son sac, avec dans les oreilles la stridence des sirènes annonçant les bombardements alliés, et peut-être aussi la résonance des pas lourds et cadencés des bottes des patrouilles nazis.

D'origine d'un petit village nommé Ploërdut en Bretagne, elle était avec sa sœur des orphelines. Elle ne se maria qu'à son corps défendant, pour offrir à sa fille, ma mère, le père qu'elle aurait mérité. Mais jamais elle n'eut le courage de lui avouer la vérité. Ma mère ne l'apprit qu'après ses obsèques, par téléphone. Un jour sa tante, l'autre sœur orpheline, qui fut également professeur de piano, et qui avait religieusement conservé le secret, lui révéla son origine, une soixantaine d'années après sa naissance. Je n'arrive pas à imaginer, le choc qu'elle dut recevoir en apprenant ce mensonge, en découvrant cette vérité. Quelle est dure cette réalité qui réveille les cauchemars d'outre-tombe.

Ma mère est née en 1933, si je me souviens bien, et moi en 1963. Elle avait donc tout juste une trentaine d'années quand elle fut enceinte de son deuxième enfant. Je pense que le couple ne s'entendait pas très bien à l'époque, et je suis peut-être l'enfant du "rafistolage", l'enfant ciment de la dernière chance. Je me souviens que mes parents m'ont souvent répétés qu'ils faisaient pour moi comme ils faisaient pour ma sœur, à égalité tout pareil, et cet aveu était pour moi un déchirement, parce qu'il m'interdisait de me plaindre ou de protester. J'étais le petit dernier, qui regarde autour de lui les personnes comme des modèles, qui cherche même à s'identifier, qui fait des essais et des erreurs pour tester le monde dans lequel il évolue. Comment pouvais-je seul envisager que mon opinion et que mes émotions soient aussi crédibles que celles des autres ? Comment un cadet peut-il se positionner contre l'avis général de deux adultes et d'un autre enfant plus âgé ?

Cette sentence, répétée victorieusement, comme l'on joue un joker dans une partie de carte, était pour moi un terrible et lancinant conditionnement de la part de mes propres parents. C'était pour moi une affreuse contrainte, parce qu'elle m'empêchait d'exprimer mes ressentis, mon individualité et mon indépendance, et en même temps parce qu'elle m'obligeait à considérer l'amour filial et l'affection fraternel que je ressentais naturellement pour mes parents et pour ma sœur, comme des sentiments tronqués et avilis par le mensonge, l'hypocrisie et les privilèges. La tendresse et la confiance légitime étaient entachées d'un vague malaise, d'une pernicieuse culpabilité. L'on imposait à un enfant en devenir, les choix Cornéliens d'adultes. Mais y a t-il un âge pour faire face au choix d'être avec ou d'être contre ? Y a t-il un âge pour être soi ? Y a t-il un âge pour considérer chaque individu à part entière ?



L'enfant que j'étais devait-il croire qu'il devait choisir, entre la peste et le choléra ? Comment un enfant peut-il imaginer et comprendre qu'il est une torture, qu'il est un torchon qui brûle ? Comment se construire avec les autres quand l'on apprend tout jeune à survivre par soi-même ? Comment conserver une personnalité entière et homogène, quand l'on est plongé dès l'enfance dans un milieu hostile, avec des règles falsifiées, des compas allongés et des équerres tordues ? La normalité n'est pas une valeur assez diffusée, ce n'est pas une question assez discutée. Il était "injuste" que je ressentisse de l'injustice, et l'injustice était déclarée comme la "justice" officielle. Oui, les enfants ont besoin dans leur famille de repères et de traces pour découvrir le monde, comme les membres de la société ont besoin de soutiens et de certitudes pour progresser. L'on n'apprend pas à nager en se faisant pousser et enfoncer dans le grand bain. Dans de telles circonstances, l'on apprend l'intolérance, la frustration et l'humiliation. Et ce que l'on apprend, il est rare qu'on le désapprenne. Il est rare de s'interdire la permissivité des autres.

Ma mère aurait dû avorter de moi. À l'époque, elle faillit le faire, et parfois je pense, pour son bien, qu'elle aurait dû le faire. Il était question qu'elle divorce, mais la famille fit pression sur elle. Pour l'amour de ses enfants, elle devait rester la femme de leur père. Pour l'amour de Dieu, elle devait ne pas divorcer. Pour l'amour de la famille, elle devait se taire, subir, et continuer à faire le ménage. Et pour l'amour de la société et du monde libre, elle devait mettre un peu du sien dans cette période de reconstruction où l'équilibre des nations se révélait encore précaire. Pour l'amour d'elle-même, personne ne s'exprimait, et personne ne lui avait appris à le faire pour elle-même, et elle n'était pas en mesure de se l'apprendre elle-même. Les conventions, les habitudes, l'illusion que c'est mieux ainsi, laissent entrouvertes les blessures de l'âme et du cœur, et des vies entières sont ainsi lâchées, des espoirs sont ainsi abandonnés. Et puis, il y avait la sérénité et la réputation du microcosme familiale. Se devait-elle de sacrifier sa vie ? Bien sûr que non, mais de tels traquenards sont difficiles à percer, difficiles à envisager et difficiles à surmonter. Le courage manque quand l'on a contre soi tout son entourage. Ce n'est pas de la lâcheté, c'est plus une faiblesse, une fatigue, une irresponsabilité, une faille que l'individu porte en lui quand il est face à l'assemblée des autres individus réunis. C'est pourquoi, il est si important de soutenir son entourage, et de répandre la vérité et de respecter la liberté, non pas parce sa liberté commence là où celle des autres s'arrête, mais parce que l'entrave à la liberté des autres est une attaque à ce soutien que chaque individu doit attendre des autres. Il ne peut exister de société égalitaire, sans cet équilibre dans les rôles et les manœuvres.

Elle se le devait pour elle, et peut-être aussi pour offrir un autre avenir à son enfant. Elle aurait pu aussi divorcer, enfanter, et vivre les années soixante avec deux bambins sur les bras. Mais "c'est comme ça", comme aimait à répéter ma grand mère maternelle, celle que j'ai bien connu, et qui me fait comprendre aujourd'hui à quel point j'aurais aimé mieux connaître mon autre grand mère, la paternelle, celle qui jouait du piano. C'est bien plus facile de s'exprimer, de se rebeller et de revendiquer quand l'on est des milliers dans les rues. C'est difficile d'être de son temps, car ma mère aurait pu partir en Angleterre, mais elle ne portait pas en elle cette élan d'émancipation. Il paraît qu'à cet époque mon père rentrait tard le soir ivre mort, pestant l'alcool et le parfum de sa maitresse. Il paraît qu'il poussait la vexation à faire venir dans le foyer, sa secrétaire, le dimanche, et la faire manger à table, et qu'ils se bécotaient sous les yeux consternés de l'épouse, sous le regard noir et silencieux de la grand mère chez qui nous habitons, et sous les yeux ébahis des enfants, la petite Kareen, faisant ses premiers pas sur le parquet, et le petit Patrick, sans doute brayant dans son berceau.

Mais ne croyez pas que cette histoire est la mienne, non, moi je suis Robin de Bois, et je vais épouser la belle Marianne. Je l'aime, elle m'aime, et sous le charme des chênes centenaires de la forêt enchantée, nous auront des milliers d'enfants jusqu'à la fin des temps.

